

Traduit de l'espagnol par Enrique Lera Frey

## Figures

Raúl Aguiar

Alliez-vous devoir attendre longtemps Lezama Lima et Chinolope ?

C'était presque une réponse. Vous étiez assis sur l'un des bancs de la Place d'Armes, face aux jardins et à la statue de Céspedes, tournant le dos au Palais des Capitaines Généraux, et vous observiez comment les pigeons picoraient les miettes éparpillées par tant de glorieux commensaux, les cafés tellement anciens qu'ils auraient bien mérité un blason et un portier fringant, et vous vous félicitez alors d'être tombé sur cette île comme dans un puits, une île comme un tunnel où vous n'étiez qu'un visage de plus, un peu étrange mais ordinaire, heureux de pouvoir marcher dans les rues en compagnie d'amis aussi précieux que Retamar, Lisandro ou encore Lezama en personne, tellement intimidant, ce *lent volcan de paroles*, de vous asseoir dans un parc pour vous reposer sans être obligé de signer des autographes ni vous cacher derrière des lunettes, d'être tout simplement là, de donner l'heure ou répondre à un salut comme tout un chacun, de vous sentir comme chez vous, en ce janvier pareil à un été à Paris, à mille lieues de tout éditeur, journaliste ou fan obstiné, au confluent de nouvelles destinées, Cuba, sans savoir que toi, à cet instant, tu arrivais par la rue Obispo, te laissant submerger par les rythmes et les sons de la vieille ville, tâchant d'éviter que les autres ne remarquent combien tu avais pleuré, comme tu étais triste et que tu ne voulais qu'un peu de magie, quelques paroles de consolation. Là-bas, un vieux s'obstinait à vendre des pièces à l'effigie du Che aux touristes, et eux, riant, refusaient d'un geste pour ensuite t'observer, te jauger, avec désir peut-être, mais sans pouvoir deviner qu'aujourd'hui tu n'étais que vide dans le silence, que tu ne pouvais plus faire marche arrière, le temps toujours furtif, irréversible, songeant qu'il vaudrait mieux te livrer aux échos et fracas d'une renaissance façon Phénix, plutôt que de te souvenir entre tes larmes de ce qui s'était passé voilà à peine quelques heures, qu'après la drogue tu n'avais rien senti et qu'alors ils avaient abusé de toi comme si tu étais bonne à jeter, sans même te payer.

Maintenant, tu longes le Palais et tu traverses la rue en direction de la Place d'Armes, tu avances tête baissée, sans vous remarquer, vous qui êtes assis sur l'un des bancs de marbre du parc, lisant un gros livre difficile, et vous non plus n'avez pas remarqué sa présence. Tu

t'assieds à ses côtés et vous interrompez votre lecture pour l'observer discrètement et remarquer ses yeux au rimmel qui coule. Elle vous semble si esseulée qu'elle vous fait penser à un petit animal abandonné, vous voudriez lui demander pourquoi, mais vous savez que vous êtes d'une piètre compagnie, vous reprenez votre lecture mais la proximité et le silence sont trop pesants, vous vous dites qu'il n'y a pas de raison d'y aller par quatre chemins dans la vie, de se cacher ou se replier sur soi, vous les Argentins, toujours toutes griffes dehors ou à l'affût du moindre défaut, pour finir par comprendre que ces attitudes ne servent à rien, à quoi bon cette vanité dans un monde où chacun vit des mêmes palpitations, du même malentendu, pour se retrouver tous devant une assiette qui attend un peu plus (toujours un peu plus), la cicatrice d'un cataclysme semble opprimer le souffle de cette jeune fille. Elle a l'expression de quelqu'un qui ne sait comment il va continuer à vivre.

Vous ne voulez pas être indiscret et vous décidez de rester un temps raide et indifférent comme un arbre, tandis que tu cherches seulement à te sauver par une phrase qui t'enchaînerait à la terre ferme, après cette nuit sous l'emprise de la bête. Tu prends une cigarette et tu fouilles dans ton sac, mais ton briquet est définitivement resté dans cette chambre maudite. Tu observes ton voisin de banc et sa taille te surprend, l'homme le plus grand qu'on puisse imaginer, au visage enfantin, les yeux très écartés. « Tu as du feu ? », lui demandes-tu et cela vous fait plaisir. D'un coup, sur la Place le soleil brille de sept reflets. Vous lui tendez votre briquet et tu allumes ta cigarette, tu inspires deux bouffées et tu essayes de sourire. « Tu viens de quel pays ? » Les Cubains ont le tutoiement facile, et cela vous fascine. C'est un coup à se déshabiller sur le champ, comme si vous étiez face à la mer. C'est peut-être ça, l'explication : la mer si présente, toujours à quelques mètres. En tout cas, vous l'imaginez entre les herbes, inerte. Pas question de s'en laver les mains. « Argentin », répondez-vous et soudain Aurora vous manque, elle et aussi une bouteille de vin ; à Cuba il n'y a pas de vin, enfin si, il y en a, un mousseux aux oranges, mais ce n'est pas un terre de vignobles, le rhum les ayant fait battre en retraite.

Tu lui demandes : « Tu es artiste ? Acteur ? J'ai l'impression d'avoir déjà vu ton visage quelque part. »

Vous la regardez dans les yeux, puis vous bougez la tête négativement : « Écrivain. »

« Ah, et c'est quoi ton nom ? »

« Julio. »

« Moi, c'est Karla. »

« Enchanté, Karla. »

« Tu es écrivain, Argentin, et tu t'appelles Julio. Manquerait plus que tu t'appelles Cortázar. »

« Alors tu me connais ? »

« Tu plaisantes ? »

« Pourquoi ? »

« Vous dites que vous vous appelez aussi Julio Cortázar ? »

« Pourquoi *aussi* ? Comme s'il y en avait un autre ! »

Elle semble tout à coup mal à l'aise : « Bien sûr que non. Ce serait une trop grande coïncidence. Et plus encore que tu ne le connaisses pas. Tout le monde connaît Julio Cortázar. On l'enseigne même dans les écoles. Si je me souviens bien, il est mort, il y a au moins dix ou quinze ans. »

Vous pensez aux rythmes, à la manière dont les gens s'entêtent à appeler accidents des faits qui obéissent à des lois encore inconnues, et qui sont souvent aussi déterminés (ou inévitables) que le fait merveilleux de se réveiller chaque matin.

« Tu es sûre qu'il s'appelait comme ça ? Et qu'il était Argentin ? Tu ne te trompes pas ? »

Tu penses qu'il va donc continuer ce petit jeu. Eh bien, il va au moins t'aider à oublier les drames et les coups qui ont changé ta vie il y a quelques heures. Tu te dis que tu ressembles à la sœur de ta mère. Tu as dû subir la même chose: t'amouracher d'un idiot, du dernier des imbéciles, pour après rentrer en pleurs en brave fille repentante pour demander pardon, à moins que tu ne décides de disparaître dans l'océan, de nager jusqu'à l'épuisement puis laisser la houle t'arracher la vie à chacune de tes respirations.

« Bien sûr que non. Chacun sait que Julio Cortázar a écrit *Marelle*. Je ne l'ai pas vraiment lu, mais...

« Attends : *Marelle*, dis-tu ? »

« Oui. Et aussi de nombreuses nouvelles des *Cronopes*. Sans oublier *L'Homme à l'affût* »  
Immédiatement, vous vous dites qu'elle se paye votre tête. Ah, ces Cubains, toujours le mot pour rire ! Mais cette jeune fille semble trop sérieuse, on dirait vraiment qu'elle y croit. Évidemment, elle pourrait être folle, ou tout cela n'être qu'un rêve, bien que cela n'en ait pas l'air.

« L'autre jour, mon père était en train de lire un bouquin qui s'appelait quelque chose comme *Maquette à monter*. »

« *62 Maquettes à monter* »

« Exactement »

Vous trouvez la Faille. Quelque chose qui ne colle pas avec la structure de la Réalité. Elle ne peut connaître ce livre, puisqu'il n'est pas encore publié, et qui plus est, vous n'avez pas fini

de l'écrire. En auriez-vous parlé dans quelque interview ? Vous ne vous en souvenez pas. C'est inquiétant. Vous êtes toujours ébloui quand quelque chose de semblable arrive.

« Ce Julio Cortázar, c'est moi. Mais comme tu vois, je ne suis pas mort. »

« C'est ça, la ferme ! Je n'aime pas qu'on se me paye ma tête comme ça. Il ne me manquait plus que cela ! »

Tu t'efforces de te lever, mais vous la retenez par le bras. Le cœur s'emballa en un roulement de battements sourds. « Attends. Il y a quelque chose qui cloche dans tout ça ». Vous cherchez dans la poche de votre veste et vous lui tendez votre passeport ouvert à la page où il y a la photo. Tu lis les renseignements et tu le regardes avec effroi.

« Je ne comprends pas. »

Tu ouvres ton sac et fouilles à l'intérieur, puis tu lui tends ta carte d'identité et vous ne pouvez détacher vos yeux de la date de naissance. Indubitablement, tout ne peut être qu'un rêve et vous décidez de vous laisser embarquer.

« Vraiment, je suis aussi surpris que toi. Tu dis que ce Julio est déjà mort. Mais en quelle année ? »

« Je ne sais pas très bien, vers les années quatre-vingt. »

« Les années quatre-vingt ? Et en quelle année sommes-nous maintenant ? »

Tu secoues la tête avec incrédulité : « En 2003 ».

Silence. Tu crois que tout cela est encore dû à la drogue. Des hallucinations. Vous, cependant, vous croyez en cette possibilité onirique. Convergence temporelle ? Ou alors vous êtes vraiment mort et vous n'êtes plus qu'un spectre ? Non, vous préférez la première explication, même si elle semble relever de la science-fiction. Après tout, Cuba vous a toujours paru quelque peu surréaliste, pas totalement réelle, pas totalement fantastique, disons une île pleine de gens aux confins de ces deux mondes. « Attends. Tu crois que je suis un rêve. Je pense la même chose de toi » lancez-vous en abandonnant pour l'instant le "tú" traditionnel pour utiliser le "vos" typiquement argentin. « Quoiqu'il en soit, nous allons nous réveiller. Autant accepter la situation et bavarder un peu, tu ne crois pas ? En fait, je suis actuellement sur la Place d'Armes, en train d'attendre Lezama Lima et Chinolope. Nous sommes en janvier 1967, et je suis venu à Cuba en tant que membre du jury du *Premio Casa*. Tu connais Lezama ?

« Bien sûr. Moi aussi je suis à La Havane, sur la Place d'Armes, mais en 2003. »

Vous simulez un aplomb qu'en vérité vous êtes loin d'avoir.

« Et tu ne remarques rien de bizarre ? Peux-tu me décrire ce que tu vois ? »

Tu regardes autour de toi et tu te laisses porter quelques secondes par l'agitation de la ville, par les clowns sur leurs échasses, les hordes de touristes harcelés par des vendeurs de

journaux et des *jineteras*<sup>1</sup>. « À quoi bon ? » lui demandes-tu. « C'est de la folie. Toi-même, tu es une hallucination. »

« Je ne le crois pas. Rappelle-toi que tu as allumé une cigarette avec mon briquet. Tu peux même me toucher, et comme tu vois, je suis bien consistant. En tant que matière, bien entendu. »

« C'est vrai. »

« Et si ce n'est qu'un rêve, qu'un étrange voyage dans le temps, mets-toi à ma place. C'est merveilleux. Voilà que je peux parler à quelqu'un qui connaît l'avenir. »

« Je ne crois pas que je te serais très utile. En tout cas pour ce qui est de ta vie. Pas plus qu'en littérature, d'ailleurs. Tout ce que je sais, c'est que tu as publié un tas de livres et que tu es très connu, c'est tout. »

« Peu importe. Tu pourrais me parler d'autres choses. »

« Et de quoi ? »

« J'ai des milliers de questions. Y a-t-il finalement eu une autre guerre mondiale ? Je crois que non, autrement nous ne serions pas ici. Est-ce que l'homme est allé sur Mars ? Et la guerre du Vietnam ? Est-ce que d'autres peuples d'Amérique Latine se sont libérés ? Que s'est-il passé à Cuba durant tout ce temps ? Fidel est-il toujours vivant ? Et le Che ? Le socialisme a-t-il enfin triomphé ? Et que devient l'Argentine ?

« Le Che... » Tu vas lui dire, et d'un coup tu as pitié. Une tristesse qui étouffe. Tu regardes à travers tes lunettes noires l'autre réalité, et tes yeux te brûlent. Tu comprends qu'en ces temps de prix et de plagiats, toute forme originelle a disparu, presque plus personne ne comprend les rêves, il n'y a que souffrance du carcan de fer égoïste, ce monde qui forge des loups et des bombes intelligentes, les robots nés du feu des mots, maudit nouveau millénaire, dans le parc la statue de Céspedes se dresse pour signaler quelque chose aux mendiants imbibés d'alcool, aux libraires qui s'égosillent près de leurs présentoirs chargés de livres anciens, aux vendeurs de sexe, tout comme toi, oublieux de toute vérité, ne reste que les fringues, la bouffe ou la fuite, une résignation séculaire et une vie en points de suspension, toi au moins tu te sens libérée de tout espoir, exception faite de cet égarement devenu un souvenir pathétique. Oui, mais comment le lui dire, ce n'est pas un simple jeu de lèvres, ni comme tenter sa chance en se fiant à l'horoscope, vois-tu. Vous attendez, le regard limpide, dans votre costume démodé et l'impudique innocence des écrivains des années soixante fascinés par la Révolution cubaine, la guérilla du Che, tant de choses... Vous pensez que ce serait dommage de vous

---

<sup>1</sup> A Cuba le mot *jinetera* désigne les jeunes filles qui se prostituent aux étrangers en vue de gagner quelques dollars, voire un simple repas. Il s'agit essentiellement d'une prostitution alimentaire. (N. d. T.)

réveiller à présent pour découvrir les murs de la chambre d'hôtel devant vos yeux. Toi, tu aurais aimé naître à cette époque, sans toutes ces saloperies accumulées pendant quarante années, et ne pas savoir, ne pas savoir... Certes, tu pourrais y aller doucement, lui parler de guerres lointaines comme des romans à l'eau de roses, ou ne lui raconter que le meilleur, ou à l'aide de paraboles, sous forme d'énigmes, voire lui mentir, lui inventer une réalité alternative, un truc comme l'effondrement du bloc capitaliste, car, en fin de compte, tu n'es pour lui qu'un simple personnage de rêve, mais non. Il ne mérite pas ça. Alors tu te décides, tu prends une bonne bouffée d'air et au moment où tu vas commencer à tout lui raconter, vous vous levez et dites: « Excusez-moi un instant » et vous aller accueillir un homme corpulent qui vient d'arriver dans le jardin. Vous lui parlez avec excitation et l'amenez jusqu'au banc. « Je vous présente : Lui, c'est Lezama. » Dommage qu'il soit déjà trop tard pour toi. Tu remarques comment les silhouettes s'effacent peu à peu, La Havane disparaît dans des formes d'une extravagante géométrie. « À qui parlais-tu ? » vous demande votre ami, et d'un geste résigné de la main, vous lui montrez le banc, désormais désert. Tandis que toi, cherchant à conserver la dernière vision de ses yeux obliques, tu as envie de pleurer, ou de rire. Tu te dis que tu vas devoir te mettre à lire, même si tu n'aimes pas ça.